

Les Drames de la Jalouse.

Qu'est-ce que l'amour ? C'est une *affection* à laquelle les plus grands médecins ne connaissent pas grand'chose, et qui passe de l'état aigu à l'état chronique, comme les simples maladies d'estomac, sans qu'il soit possible de lui trouver un véritable préservatif.

Romanciers, poètes, philosophes et savants y ont tour à tour perdu leur latin, et c'est toujours par les vieux remèdes de bonnes femmes que l'on triomphe de cette épidémie, dont quelques cas, il est vrai, sont foudroyants, mais qui, en général, laisse très bien vivre ceux qu'elle frappe.

C'est que l'amour, en dépit de ses ailes, qui lui permettent de butiner comme un simple papillon, fait partie de l'humanité elle-même, dont il est fils, et marche au même but.

Qui dit amour dit femme, et qui dit femme résume le monde en un être adorable et adoré.

Il est donc l'essence de la vie, la flamme brillante qui illumine tout, le prisme radieux qui fascine ! Mais la jalouse en est-elle le corollaire obligé ?

Non, mille fois non ; elle ne peut prétendre qu'au rôle de microbe, s'attaquant au cœur pour le ronger le détruire.

L'amour, c'est l'âme traversant l'éternité appuyée sur une autre âme, planant de haut et ne donnant des coups d'ailes que dans le bleu. La jalouse, c'est le fléau des marais, né des miasmes délétères, ne se eroyant très fort que parce que la foi lui manque, ne bataillant qu'avec des ombres et ressemblant à l'amour, comme M. Paul Bert ressemble à Rome. Le plus triste de tout cela, c'est que la jalouse est un mal très réel, frappant à tort et à travers, comme le choléra, et ne ménageant pas ses victimes. Les êtres les meilleurs sont atteints par le malfaisant microbe, qui les empoisonne et les avenge.

Il y a quelques jours, un de nos jeunes et sympathiques docteurs fut appelé en toute hâte auprès de l'un de ses clients.

—Que diable peut bien me vouloir ce cher Paul ? se dit le médecin en question. Quelques minutes après, son ami tombait dans ses bras, fermait hermétiquement toutes les portes, ainsi qu'on fait dans les bons mélodrames de l'ancien répertoire, l'entraînait dans un cabinet de travail isolé, et murmurait d'un ton navré, en se laissant tomber la tête dans les deux mains, sur une magnifique ottomane :

—Tout est fini !

—Quoi ? reprit le docteur d'un air ébahi.

—Eh bien ! répondit Paul en éclatant en sanglots, le rêve, ou plutôt le drame !

—Pardon, cher ami, mais de quel rêve, de quel drame parlez-vous ?

Le docteur était de si bonne foi, son œil était si clair, sa voix si calme, sa physionomie si tranquille que Paul comprit bien qu'il fallait qu'il s'exprimât mieux, s'il voulait être deviné, et qu'il reprit péniblement, au bout d'un instant d'effort et de silence :

—C'est juste, docteur, vous ne savez rien, et à vous autres, médecins, il faut tout vous dire. Vous êtes les modernes confesseurs.

—Je suis, du moins, votre docteur et votre ami, et j'espère qu'à nous deux nous pourrons quelque chose pour vous. Racontez-moi ce dont il s'agit et prenez tout votre temps, vu que je suis libre comme l'air, ce matin, et qu'une promenade dans le pays des songes avec un *cicerone* de votre espèce ne pourra que me consoler des réalités contre lesquelles je me heurte trop souvent.

—C'est que c'est toute une histoire, presque un roman de mes amours.

—Je vais allumer un cigare, et je vous écoute religieusement. Commencez.

Paul commença donc avec des larmes dans la voix, et en prenant sur son bureau une liasse de lettres charmantes et embaumées, qu'il arrangea devant lui d'une main tremblante.

Il ouvrit la première de ses lettres et la lut tout d'une haleine avec une ferveur et un attendrissement qui venaient du cœur et montaient à l'âme en passant par les lèvres.

C'était une épître amoureuse, l'épître adorable d'une femme adorée, qui écrit à son mari, après vingt-quatre heures de séparation, pour lui dire que le temps lui semble bien long, qu'elle se croit déjà veuve depuis une éternité, qu'elle voulrait bien se reposer sur son épaule au lieu de laisser simplement le vent de la forêt laisser les blondes tresses de sa chevelure. A cette missive en succéderent bien d'autres, toutes aussi jeunes, aussi naïves, aussi tendres.

—Eh bien ? demanda le docteur, charmé, quand le paquet fut achevé, vous devez vous estimer bien fortuné ; car, être aimé ainsi, c'est le ciel sur la terre.

—Aussi n'avais-je plus rien à désirer.

Vous connaissez mon mariage, vous savez qu'il a été le dénouement heureux d'un véritable roman d'amour. Ma femme et moi, nous étions Paul et Virginie, retrouvés et bénis devant les hommes, après l'avoir été par Dieu lui-même.

Bref, notre existence formait un enchantement perpétuel et pouvait passer pour le merveilleux *songe d'une nuit d'été*..... le réveil devait, hélas ! arriver.

C'est ici qu'apparaît le drame humain, terrible, incroyable, et vrai pourtant.

Ecoutez plutôt..... Mais je dois vous dire auparavant que j'étais jaloux et que tous les serpents de cette passion maudite m'avaient mordu au cœur.

—Ça qui signifie, mon cher, que vous n'aviez plus votre raison.

—Etant jaloux, je partis subitement et tombai comme la foudre en plein théâtre, là bas.....

—Où ça !

—Dans la place d'eau, où vous l'aviez envoyée faire une eure pour ses nerfs malades.

Elle m'aperçut naturellement, devint pâle comme une morte, détourna brusquement la tête, quand je passai devant elle, et m'écrivit, le soir, la lettre que j'ai encore à vous lire.....

Là-dessus, Paul commença la lecture de cette dernière lettre, qui constituait pour lui le drame, et que le docteur écouta avec ce sourire sceptique qui lui était habituel, quand on le faisait appeler pour une congestion cérébrale et qu'il se trouvait en présence d'un simple coryza.

—Après ? demanda-t-il en rallumant un nouveau cigare.

—C'est tout, répondit Paul, et n'est-ce point assez ?

Elle me dit qu'elle ne m'aime plus, qu'elle en aime un autre, qu'elle va demander une séparation, et que je ne la reverrai jamais ! Ah ! c'est affreux !

—Parce que vous avez eu un accès de folie et que votre femme et vous n'êtes que de grands enfants, auxquels il en manque d'autres, peut-être, pour vous mieux équilibrer, et que vous réparerez plus tard le temps perdu. Relisez plus froidement cette dernière lettre, qui vous a tant désespéré, cherchez-en le vrai sens entre les lignes, et vous verrez que cette femme charmante, qui vous écrit qu'elle ne vous aime plus, qu'elle en aime même un autre, vous crie tout le temps, au contraire : " C'est toi seul que j'aime, bien que tu sois un vilain jaloux ; oui, je t'aime, parce que je t'aime, et sans avoir d'autres raisons à t'en donner, mais tu méritais une leçon et tu l'as eue ! "

La leçon, ce fut la lettre ; puis ce fut un veuvage, qui dura huit jours.

Un soir que Paul, plus désolé que jamais, et bien repentant de ces accès de jalouse criminelle et folle,

rentrais chez lui, écrasé par sa douleur, et se laissait tomber inerte dans son fauteuil, deux doigts frais et roses se posèrent sur ses yeux, deux bras charnans lui firent une chaîne vivante autour du cou, et une voix émue et caressante murmura doucement à son oreille :

—Méchant soupçonneux, aurais-tu donc pu vivre sans moi, que tu me croyais capable de vivre sans moi ? Non, l'amour est une force à laquelle il faut l'union et la durée. Quant à la jalouse, le docteur dit que c'est un microbe, et ma foi, je crois qu'il a raison. En tout cas, c'est le moyen de ranimer cette vieille maladie, puisque les microbes sont à la mode. Je te tiens, je ne te quitte plus, et je répète avec Shakespeare.

Tout est bien qui, finit bien !

FORTUNIO.

CURIEUSE CÉRÉMONIE DU MARIAGE.

La célébration du mariage donne lieu parfois à curieuses cérémonies dans certains pays :

Je me trouvais en 1880 en Abyssinie, au champ du Tigré, petit royaume situé au nord de l'Ethiopie.

M'étant un jour approché d'une grande cabane ronde au toit pointu, construite en branchages, et ayant remarqué qu'une fumée épaisse sortait par toutes les interstices de cette demeure dont la porte semblait soigneusement fermée, je demandai à mon interprète comment les indigènes pouvaient vivre dans une pareille atmosphère, en admettant qu'il y eût quelqu'un dans la cabane en question.

“ N'approchez pas, me dit-il aussitôt avec appréhension, c'est une jeune fille promise qui se purifie, et il n'est permis à personne, pas même au futur, de voir une femme quand elle est soumise à cette cérémonie.”

Il m'expliqua alors que quand tous les arrangements relatifs au mariage, à la dot, aux cadeaux, etc., étaient réglés, la jeune fiancée était obligée de rester ainsi enfermée seule pendant huit jours, dans une cabane où elle brûlait constamment des branchages odoriférants séchés et accumulés pour cet usage.

Pendant tout le temps de sa retraite, la jeune recluse ne doit parler à personne ni voir qui que ce soit ; elle doit recevoir ses aliments du dehors sans s'inquiéter nullement de celui-ci ou celle qui les lui apporte ; le fiancé, moins que tout autre, ne peut approcher de la cabane ni chercher à communiquer avec sa future, sous peine de se voir couvert de l'opprobre général et d'attirer, dans l'avenir, sur son ménage, tous les malheurs imaginables.

Une fois le temps de la purification rigoureusement écoulé, les parents, les amis, les voisins et les matrones du lieu envoient la demeure de la jeune fille, la vêtissent de blanc et la reconduisent en grande pompe, sur un âne, au domicile du futur époux qui l'attend avec anxiété.

Durant le trajet, la malheureuse est quelquefois si faible, que deux femmes sont souvent obligées de la soutenir sous les bras de chaque côté de sa monture.

H.....

L'oncle Bernard à son neveu, du ton le plus paternel :

—Oui, mon enfant, je sais que tu n'es pas un imbécile... et que tu n'es seulement qu'un sot. Mais, prends garde, à force d'être un sot, on devient forcément un imbécile !